

ADRESSE DE 19 NOUVEAU-MOISONS... NEW PREAMS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Chartres, 3000... CORNÉ DE BIRMINGHAM

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. NI SE SOULENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 16 janvier 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae. Fahrenheit Centigrade

Carnet Mondain

BALS A L'OPERA ET A L'ATHE-NEUM.

JANVIER.

- 16-Arthémisiennes. 19-Equipe de Yami. 22-Nérée. 29-Olympiens.

FEVRIER.

- 2-Falstaffiens. 5-Mithras. 8-Obéron. 12-Prométhéens. 13-Atlantiens. 15-Chevaliers de Momus. 19-Equipe de Protée. 20-Rex. 20-Equipe de Comus.

LA

Grève Cotonnière Anglaise.

Quelques mois à peine se sont écoulés depuis les troubles de Liverpool et voici que l'Angleterre est de nouveau menacée d'une crise du travail. Il y a quelques jours, les tisserands de Lancashire fermaient leurs portes à 160,000 ouvriers; et un peu plus tard, la dispaite affectait 150,000 ouvriers des filatures. La plus vieille industrie anglaise est momentanément en péril.

que le Lancashire si éprouvé par la dépression de 1907 pourrait désormais bénéficier de la reprise générale des affaires. Cette attente aura été trompée. Déjà lors de la dernière grève des transports, une certaine agitation avait gagné les ouvriers du textile à Manchester même. Un incident bien caractéristique les a décidés dernièrement à provoquer la lutte qui vient de s'ouvrir.

Il s'agit de la question déjà fameuse dans le monde du travail de l'emploi par les patrons d'ouvriers non syndiqués. Les tisserands des usines d'Accrington et de Great-Harwood se sont mis en grève parce que les directeurs de ces établissements refusaient de renvoyer un nombre d'ailleurs indéfini d'ouvriers appartenant pas à la puissante fédération des tisserands. Une pareille exigence de la part du personnel a de quoi surprendre l'opinion française, car les syndicats de chez nous sont loin d'avoir les réins assez solides pour émettre d'aussi tyranniques prétentions. Elle est pourtant fréquente dans tous les grands pays industriels, tels que les Etats-Unis et l'Angleterre, où les organisations ouvrières ont les hommes et l'argent, comme dit Kipling, et en profitent pour imposer leurs volontés. Des batailles sans nombre se sont notamment livrées aux Etats-Unis sur la question de l'open shop et du closed shop, de l'atelier ouvert à tous ou fermé aux non syndiqués. Les tisserands du Lancashire ont sans doute jugé que le moment était bien choisi pour obtenir des patrons la plus grave et la plus définitive des concessions.

Cadeaux de milliardaires américains.

Chronique Parisienne

La poupée que le célèbre Shanon de Los Angeles vient de donner à sa fille a été cotée cinquante mille francs. Il est à peine besoin de dire, n'est-ce pas ? qu'elle parle, marche, sourit et ritte comme une jeune fille à marier, ou à peu près. Ceci est l'enfance de l'art. Mais ce qui est original et peut-être sans précédent, c'est l'idée d'avoir collimardé la tête de la poupée en question à un des plus grands artistes des Etats-Unis, au célèbre sculpteur Joé Jyson, lequel exigea pour ce travail plutôt ingrat un salaire exorbitant. Cette tête de poupée est d'ailleurs, paraît-il, une pure merveille, et la flamme mystérieuse de la vie semble palpiter dans les traits énigmatiques, le regard profond, le sourire immuable de l'étrange créature irrécusable et séduisante à la fois, et qui semble échappée d'un conte d'Hoffmann. Ce qui a fait toutefois monter le prix de ce joujou unique au monde de ce chiffre, c'est le trousseau de la poupée, car elle possède le trousseau d'une grande élégante. Ses toilettes, nombreuses, luxueuses et très à la mode sortent de chez d'illustres couturiers; les fourrures, les chaussures, les innombrables et immenses chapeaux, le linge enfin, l'ameublement et l'argenterie de la poupée, ont coûté des sommes folles. Et l'on a dû allouer de sérieux appointements aux caméristes qui passent leur temps à habiller, déshabiller et soigner l'élégante aux yeux d'émail, laquelle, bien entendu, change de robe plusieurs fois par jour, comme une vraie femme et comme une vraie mondaine.

Sans pouvoir rivaliser avec cette poupée désormais légendaire, le jouet offert à son garçonnet par M. Payne Whitney est encore d'une valeur assez coquette, car ce cor de chasse, incrusté de diamants, coûte la bagatelle de vingt-cinq mille francs. Mais le jeune Ralph Sullivan, futur héritier du milliardaire de Philadelphie, aura reçu des étrennes plus gentilles encore, un peu plus coûteuses aussi, et qui témoignent d'ailleurs de ressources d'invention plus originale. En effet, M. Sullivan a fait construire pour son fils, dans le parc d'un des nombreux domaines de cette riche famille, un chemin de fer, qui est tout simplement un des plus beaux produits de l'industrie moderne. Car il s'agit d'une reproduction en miniature, mais absolument exacte, de la ligne du Pacifique. Les rails, les wagons, les tunnels, les signaux, les appareils techniques, les ponts, le télégraphe, le téléphone, tout a été construit par d'éminents ingénieurs. La ligne tout entière n'a que 76 mètres, mais de vrais trains y circulent, conduits par de merveilleuses petites locomotives, système ultra moderne—et ils circulent même un peu mieux que nos problématiques express de l'Ouest. Une des plus célèbres fabriques des Etats-Unis a fourni tout ce matériel. Chacune des mignonnes locomotives marchant à toute vapeur revient à trois mille francs environ. C'est pour rien ! Et voilà vraiment un joli cadeau à faire à un enfant. Malheureusement, il n'est point à la portée de tout le monde. Somme toute, les étrennes du jeune M. Sullivan ont fait déboucher deux cent mille francs à ses parents. Ce qui contibua énormément au prix assez otreux de ce joujou, ce fut surtout l'intérieur des wagonnets, authentiques sleeping-car ou voitures de luxe, aménagés avec tout le confort imaginable et aussi avec un raffinement de détail artistique vraiment extraordinaire. Nos grands express internationaux ne sauraient même être comparés à ces trains de luxe, destinés évidemment aux milliardaires de Lilliput. Ce qui semble dès à présent démodé et vieux jeu, c'est la télégraphie sans fil, en tant que jouets pour petits milliardaires tout au moins. L'établissement d'un télégraphe sans fil coûte aussi une somme considérable — sans pouvoir rivaliser toutefois avec le chemin de fer de M. Sullivan—et c'est là un cadeau d'une élégance suffisante, car enfin tout le monde ne peut pas trouver deux ou trois mille louis pour les étrennes de sa progéniture; malheureusement, une dizaine environ de richards américains ont eu à la fois cette idée modern-style et ultra-vingtième siècle; dès lors, ce genre d'étrennes perdit tout son charme. D'ailleurs on ne fera jamais mieux dans ce domaine de fastueuse générosité paternelle que le célèbre Carnegie, très grand philanthrope du reste, dont la bonté et la charité bénéficièrent à juste titre d'une estime universelle. On se souvient du cadeau magnifique que M. Carnegie offrit à sa chère petite-fille Marguerite, pour ses étrennes, et à quelques années à peine. Mlle Marguerite atteignait à son quatrième printemps, lorsqu'elle reçut en donation formelle, au jour de l'An, un superbe hôtel dans la cinquième avenue de New York, véritable palais princier d'une valeur de dix millions ! De zélés reporters racontèrent alors, avec une abondance d'informations dont l'authenticité augmentait l'agrément, le luxe inouï de cette demeure royale, de ces quatre-vingts chambres et où de véritables trésors d'art et d'ameu-

blement s'imposaient à l'admiration générale ! La ravissante Mlle Marguerite Carnegie devait s'y sentir tout de même un peu dépaycée, malgré les quarante-cinq domestiques composant le personnel de l'hôtel, tous préposés au service de la jeune enfant. Dix millions ! c'est là, sans aucun doute, puisqu'il s'agit d'étrennes et de cadeaux enfants, un chiffre qui ne fut pas dépassé encore — même en Amérique — et M. Carnegie, de même que dans les régions plus dignes d'admiration de la bienfaisance active et intelligente, détient là un record. Quant aux magnifiques surprises que les grands capitalistes, les rois de l'acier du fer, du pétrole, etc., bref, les potentats du monde américain, réservent tous les ans à leurs charmantes compagnes, on peut s'en faire une idée approximative d'après les dépenses que provoque déjà, dans les pays d'outre-mer, l'amour paternel. De vraies fortunes, des millions sont gaspillés tous les ans en cadeaux de toutes sortes, mais surtout en bijoux d'un prix, d'une richesse et d'une rareté qui leur permettraient de figurer parmi les parures éblouissantes aux robes couleur du temps des héroïnes de contes de fées, dans tous les âges et dans tous les pays.

Mais le chapitre des étrennes réservées aux grandes beautés, aux reines d'élégance et de séduction mondaine de la société américaine fournirait la matière d'un autre article, tellement les informations sont abondantes à ce sujet. Elles n'offrent plus toutefois le caractère d'originalité et d'extravaganance qui distingue les aimables folies dont bénéficient les petits milliardaires. Car s'il est peut-être excessif d'acheter un jouet de deux cent mille francs à un enfant qui n'y fera plus attention le lendemain, rien n'est plus légitime ni plus naturel que le désir de parler, de rendre plus belle une créature adorée, de provoquer dans ses beaux yeux un éclair de joie, une flamme passagère de surprise heureuse. Rien n'est trop coûteux, rien n'est trop cher lorsqu'il s'agit de faire plaisir à une compagne aimée—et les Américains ont été de tout temps des maris modèles. Et si leur fortune permet à M. V... d'offrir à sa femme une parure de rubis et de diamants qui vaut près d'un million, ou à M. Olivier Belmont de rassembler un collier de perles de sept cent mille francs, vraiment digne sans doute d'être agrée par la charmante Mme Belmont, ces messieurs ont eu mille fois raison de se montrer prodigues. Car rendre heureuse celle que l'on aime, lui créer une existence lui appartenant à elle-même comme un rêve de prodigalité et de richesse, n'est-ce point sans doute une des rares joies dont la grande fortune octroie le privilège à ses élus ? Et, en tout cas, comme l'a dit Victor Hugo dans un de ses chefs-d'œuvre

A quoi bon vos étincelles, Elus saphirs, sans les yeux doux ? Les diamants, sans les boîtes, Ne sont plus que des cailloux !

Il serait néanmoins assez curieux de savoir si les milliardaires qui donnent de si magnifiques étrennes ont lu "Les Contemplations". S'ils les ignorent, malgré tout, nous les plaindrons un peu. D'autant plus que ce cadeau-là, ce petit volume où brille d'un vif éclat tant de joyaux, tant de merveilles, ne leur coûterait que vingt ou quarante sous.

Vapeur renfloué. Savannah, Ge., 16 janvier.—Le vapeur anglais "Craster Hall" qui s'était échoué dimanche près de l'île Tybee a été renfloué ce matin de bonne heure.



Groupe de "Cigalières" du Collège Newcomb.

De gauche à droite—Premier rang : Mlles Corinne Herford, Edith Dart, Joan Miller, Agatha Faulk, Mary Wharton. Deuxième rang : Mlles Elconore Luzenberg, Ethlyn Legendre, Betsy Dupré, Olga Brière, Gladys Eustis, Elsie Shields.

Nous rappelons que la deuxième conférence sur la "Chanson française" sera faite cet après-midi, au Collège Newcomb, par le Prof. A. de Chateaufort, directeur des classes de l'Alliance franco-américaine. La conférence aura pour sujet les Noëls et les chansons de fête et de danse. Le chœur des "Cigalières" se fera entendre dans plusieurs de ces chansons. La conférence commencera à 4 heures précises.

Les mendiants à Londres.

Londres, dit le "Times", a tous jours été le séjour favori des mendiants et le champ le plus propice à leur industrie. Ce développement du paupérisme est dû en grande partie aux institutions charitables qui se proposent de l'étendre. Les faibles et les vagabonds accourent dans la métropole de tous les points de l'Angleterre, sachant qu'ils trouveront dans les rues de quoi s'amuser le jour et que, la nuit, les asiles leur donneront à coucher. Les agences philanthropiques recueillent bénévolement des milliers d'individus qui ne méritent aucune sympathie et qui prennent la place de pauvres vraiment intéressants. Elles commencent à s'en apercevoir. Un des chefs de la "Mendicity Society" déclara au reporter du "Times" que, chaque année, plus de deux millions et demi sont donnés par les passants aux mendiants de la rue. C'est, disait-il, un véritable gaspillage, une charité inutile et, de plus, immorale, car c'est elle qui attire à Londres un si grand nombre de pauvres professionnels. Les pensions accordées aux vieillards donnent lieu, elles aussi, à de sérieux abus. Beaucoup d'associés se font recevoir dans les hospices, et y demeurent pendant des mois entiers et pendant toute la durée de leur séjour, tout oublier leur pension par des comptes à qui ils passent leur livre, de sorte que, nourris, chauffés et blanchis, ils gardent pour leur nombre plaisir tout l'argent que l'Etat destinait à leur nourriture et à leur entretien. Ce sont souvent d'excellentes gens, qui ne se contentent pas le moins du monde de qu'une pareille manœuvre est tout à fait illégale. Il n'en est pas moins qu'il encoore la philanthropie a tourné le dos à son but, et que ses secours ne vont point où ils devraient aller.

Theatre de l'Opéra.

La vogue de Madame Butterfly paraît inépuisable, s'il faut en juger par le grand et beau monde qu'avait attiré hier soir à l'Opéra la troisième représentation de l'ouvrage. Cette représentation a été toute remarquable; il est peu de villes, en dehors de Paris, où l'on en obtienne de semblables. Le bel opéra de Puccini ainsi monté, ainsi interprété, fait honneur aux chanteurs et à la Direction, car, avec l'exécution, il faut noter une mise en scène excellente sous tous les rapports. Groupements, décors, costumes, accessoires, tout cela est bien compris, frais, de bon goût et portant en général le cachet de la couleur locale. Donc, succès très accentué. Il serait surprenant, inexplicable même que dans ces conditions Madame Butterfly ne donnât pas un nombre de soirées fructueuses. Nous avons déjà dit de quelle façon supérieure Mme Lavrenco chante et joue le rôle de la petite Japonaise; enregistrons seulement son nouveau succès. M. Conrad, dans le rôle de Pinkerton s'est montré chanteur gracieux; et M. Montano dans celui de Sharpless s'est, lui aussi, montré chanteur excellent; de la grâce, de la distinction dans certains passages; de l'énergie, de l'élan dans d'autres. Ce soir, au profit de l'Hôpital des Sens, une des institutions les plus méritantes qui soient, il sera donné une représentation de Thaïs. Comme toutes les autres œuvres de Puccini, Thaïs peut être donnée plusieurs fois et chaque fois on y découvre quelque beauté. Plusieurs artistes de la troupe se feront entendre dans un concert qui fera partie du spectacle. Aida, avec M. Granier comme Radames; M. Closset comme Amonastro; M. Silvestre, comme

ORPHEUM.

L'intéressant et varié programme de vaudeville donné cette semaine à l'Orpheum attire beaucoup de monde à chaque représentation. A citer particulièrement le numéro vraiment sensationnel exécuté par l'équilibriste Ce Dora. Des vues extrêmement intéressantes sont données au cinématographe. La troupe du Tulane triomphe véritablement dans "The Pink Lady", une des plus amusantes comédies musicales qu'il soit possible d'imaginer. Tous les rôles sont tenus avec une perfection rare et bien des morceaux sont bisés. En matinée aujourd'hui.

TULANE.

La troupe du Tulane triomphe véritablement dans "The Pink Lady", une des plus amusantes comédies musicales qu'il soit possible d'imaginer. Tous les rôles sont tenus avec une perfection rare et bien des morceaux sont bisés. En matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

"Top O' th' World" l'amusante farce qui tient l'affiche cette semaine au Crescent a été jouée hier en matinée et le soir devant deux salles bien garnies. Une seconde matinée sera donnée demain.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

N. O. 91 Commencé le 3 octobre 1911

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIEME PARTIE

LE RÊVE DE SIDONIE

—Non, c'est un sage. —Qu'est-ce qu'il voulait faire

quand il était jeune ? — Vivre là où avaient vécu ses pères, sans ambition, comme eux. Théodore demeura au moment pensif. — Paix ! ajouta-t-il. — Il a bien fait. — Et moi, pourquoi ne l'ai-je pas imité ? Pourquoi n'ai-je pas fait comme lui ? — L'esprit de l'enfant s'ouvrait à ce que disait son père. Il comprenait le sens de ses paroles. — Alors, père, tu aurais été plus heureux à Orgemont, si tu avais été menier comme mon oncle Arsène ? — Oui, mon enfant. — Le petit protesta : — Mais, tu n'aurais reçu de l'instruction. A quoi l'aurait-elle servi ? — Roset protesta vivement : — A quoi elle m'aurait servi ? Tu l'imagine donc, Charles, que l'instruction est inutile quand elle ne sert pas à vous procurer une place, une situation dans une ville ? — Je le croyais. — Alors, d'après toi, les paysans pourraient s'en passer ? — Je ne vois pas les services qu'elle peut leur rendre pour travailler la terre. — L'instruction est un bien en soi, mon enfant, indispensable aux hommes, quoi qu'ils fassent. Un menier doit savoir lire, écrire, compter, comprendre. Ce plus il développera sa pensée, meilleur il sera. Il fera son

trier avec plus d'intelligence et plus de profit. — Si j'avais été menier, Charles, chaque soir, j'aurais lu de beaux livres en la compagnie d'Alexis du Thell. — Il a donc de beaux livres ? — Oui, il en beaucoup. — Alors il est riche ? — Théodore haussa les épaules avec dédain. — Non, il n'est pas riche. Regarde-le d'ailleurs et tu pourras en juger. — Le chapeau verdi par la pluie, le vieux manteau à capuchon tout rapé, le harnachement de la pauvre bête qui portait le soi-disant bibliophile ne prévenaient pas en faveur du poids de son estolette. Méditant sur ces choses, l'enfant se tut. — Tu vois en tuiles d'un rouge vif se montrait entre les branches. — Est-ce l'auberge, papa ? Interrogea Charles, qui, malgré son chagrin, se sentait oruellement affamé. — Il n'avait rien pris depuis le déjeuner et sept heures venaient de sonner à un clocher voisin. — Au même moment, un valet ronçonnant, casquette en tête, s'avancant en traînant ses sabots au devant de l'homme à cheval. Aussitôt qu'il l'aperçut, celui-ci se mit à crier : — C'est toi, Legris ? — Eh ! oui, c'est moi ! répondit le paysan d'un air pensif. Vous

m'appellez Legris, not'maitre, j'le suis ben et j'le suis pas !... — Comment cela ? s'écria le cavalier, amusé. Du diable si j'y comprends goutte ! — Charles, en apercevant le serviteur, avait tout de suite pensé à son compagnon de don Quichotte, et, considérant sa petite taille et sa bedaine, il avait murmuré : — C'est que je fais comme les grenouilles et les canards, répondit Legris. — Alexis du Thell, seconant sa ochevalerie frisée, dont les boucles noires étaient parsemées de quelques légers frimas, s'esclaffa, et son rire sonore retentit dans la campagne. — Tu vis dans l'eau alors, maître Legris ? — Piteusement, l'amusant valet répondit : — Non, je ne vis pas dans l'eau, mais j'en bois. Je ne bois même que ça depuis plusieurs jours. — Tu as donc vidé la barrique depuis mon départ ? — Legris fit signe que oui. — Peste ! et tu dis que tu ne mérites pas ton nom ! Mais tu as dû être saoul pendant plusieurs jours comme une grive ! C'est justice si, depuis, tu fais abstinence. — Ne vous moquez pas. Pour ce qui restait dans la barrique... — Mais c'est pas tout ça : avez-vous fait un bon voyage ? — Oui, Legris. — Vous avez réussi dans vos

affaires ? — Non, Legris, répondit placidement le voyageur. — C'est bien dommage, riposta presque sagement le valet. — Alexis du Thell se redressa sur ses reins et qu'on appelait du nom moderne de la Rouquine. — Où avez-vous vu, Legris, que votre maître ait jamais réussi dans les affaires d'argent ? — L'argent, pouah, le vil métal ! J'en fais à et il n'alourdit pas mes poches. — Je le vois bien, fit avec un profond soupir le paysan. Alors c'est comme je vous le disais tout à l'heure, je m'appelle Legris, mais je ne vais pas l'être d'ici longtemps. — Ne peut-on vivre sans s'enliver ? — Il a été un temps où je ne l'aurais pas cru, mais je suis bien forcé de m'apercevoir que je ne bois que de l'eau et que je vis tout de même... — Au lieu de te plaindre, tu ferais mieux de l'occuper de la Rouquine, fit le moderne don Quichotte en vidant les étriers. — Pauvre bête, en effet, elle a l'air morte de fatigue. — Les voyageurs étaient arrivés devant le petit hôtel. — L'embaras de l'ami d'enfance de Théodore était manifeste. — Oui, elle est fatiguée, la vaillante Rouquine; eh bien, il faut la promener un brin, rien ne lui fera tant de bien. — Oui, Legris. — Vous avez réussi dans vos

donner de l'avoine. Enfin... Et vous, monsieur, n'allez-vous pas manger ?... — Heu, heu, répondit le maître. J'ai déjeuné très tard. Je puis attendre, je dînerai en rentrant au logis. — Legris haussa les épaules et il se dit, à part lui : — Je suis sûr qu'il crève de faim, l'orgueilleux qu'il est ! Mais il préfère s'offrir qu'il a déjà mangé ! — Comme si on ne lui ferait pas crédit à l'auberge ! Il n'est pas connu comme voleur peut-être... — Alexis du Thell avait héroïquement tiré son ore-dents d'argent de son gousset vide, quand Roset, qui avait tout entendu, ne put se retenir de renouveler connaissance avec son ancien valet. — Ils s'étaient perdus de vue depuis longtemps, mais Théodore malheureux, meurtri, abandonné, se retournait volontiers vers les temps où, dans l'insouciance de la jeunesse, il bâtit avec le noble ruiné des constructions chimériques qu'on nomme si joliment des châteaux en Espagne. — Pour un instant, il fit donc taire sa douleur et touchant l'épaule du gentilhomme, il dit : — Le baron Alexis du Thell veut-il me faire le plaisir et l'honneur de dîner avec moi et mon fils ? — Le voyageur interpellé fit volte-face et, dévisageant le visage de son interlocuteur, il s'écria les mains tendues :

— Est-ce possible, est-ce toi, mon bon Théodore ? — Tu me trouves changé, hein ? — Il me semble que tu reuvres de maladie, répondit avec une hésitation marquée le brave Alexis. — Tu as raison, approuva Roset avec une amertume secrète, tu as raison ; j'ai fait une longue maladie, mais je suis guéri, oh radicalement guéri ! — Il ajouta pour lui seul : — Même du goût de vivre !... — Legris, dont l'estomac criait famine, interrogea : — Eh bien, entrons-nous, mon maître ? Ça sent bon ; on ne meurt pas de faim ici ! — Soit, acquiesça le baron, entrons. — Legris se pencha vers l'oreille de son maître : — Je mène la Rouquine à l'écurie ! — Alexis ne protesta pas. — Le brave homme de serviteur se précipita jusqu'aux commodes où il installa la jument coque, et, retenant avec vélocité à l'intérieur, il valla à faire dresser la table sans s'oublier lui-même. — Le baron et le serviteur avaient l'habitude de manger en tête-à-tête, dans la cuisine du château, un petit cœtel tout délabré du temps du roi François Ier. — A table, messieurs, dit le domestique avec sa familiarité narquoise, à table, voici des radis roses comme le museau de Margot. Et qu'est ceci ? Du bœuf au gros sel ? C'est le meilleur